

Naissance d'un géant

PAR JEAN-JACQUES MARIE

Toute histoire de la social-démocratie allemande évoque bien entendu ses débuts aussi modestes qu'héroïques : la fondation du premier parti ouvrier, l'Allgemeiner Deutscher Arbeiterverein (ADAV) par Ferdinand Lassalle en 1863, puis surtout celle de la Sozialdemokratische Arbeiterpartei (SDAP) à Eisenach en 1869 par Wilhelm Liebknecht et August Bebel ; l'opposition de ces deux derniers à la guerre de la Prusse contre la République française née de l'effondrement de l'Empire, leur défense acharnée de la Commune de Paris, l'unification en 1875 des deux partis pour fonder le SPD, les premiers succès de ce dernier, les décrets d'interdiction imposés par Bismarck en 1878 et qui soumettent le jeune parti à une répression permanente pendant les douze années de leur application.



ANNE DEFFARGES, LA SOCIAL-DÉMOCRATIE SOUS BISMARCK

ANNE DEFFARGES

LA SOCIAL-DÉMOCRATIE SOUS BISMARCK

Histoire d'un mouvement qui changea l'Allemagne
L'Harmattan, 256 p., 25 €

En règle générale, cette vingtaine d'années – si l'on part de la fondation du parti d'Eisenach – est réduite à la portion congrue, comme si le SPD naissait véritablement en 1890 lors du limogeage de Bismarck, qui préluda à une période de développement presque exponentiel. Ainsi, Joseph Rovin consacre à cette période 33 des 480 pages de son *Histoire de la social-démocratie allemande* (jusqu'en 1976). Dans leur livre publié en allemand et en anglais sous ce même titre, Susanne Miller et Heinrich Potthoff lui réservent 10 pages sur 233 (dans l'édition anglaise).

Anne Deffarges consacre la totalité de son livre à ces deux décennies décisives dans la formation du parti ouvrier allemand. Décisives au moins pour deux raisons.

D'abord, l'interdiction du SPD est promulguée alors que l'industrialisation effrénée de l'Allemagne entraîne une croissance fantastique de la classe ouvrière, entassée dans des usines modernes et dans des villes qui explosent littéralement, pulvérisant les traditions patriarcales héritées d'un passé féodal. Ainsi, la grande usine sidérurgique Krupp, dans la Ruhr, compte 20 000 salariés en 1887. Or, cette croissance, les conditions de travail et de vie très dures de ce jeune prolétariat extrêmement concentré, ainsi que l'écho provoqué chez lui par la Commune de Paris, développèrent une grande combativité en son sein. Ainsi, pendant l'été 1871, une vague de grèves, provoquée par la hausse brutale du coût de la vie et la pénurie de logements, déferla sur l'Allemagne et déboucha l'année suivante sur des heurts violents entre les manifestants et la police. Anne Deffarges voit dans cette mobilisation, entre autres, un écho de la Commune de Paris, « dont le mouvement ouvrier français était sorti décimé » mais qui « donna un formidable élan à d'autres, dont en premier lieu la classe ouvrière allemande », avant de déboucher

sur l'interdiction du SPD qu'Anne Deffarges relie directement à « l'impardonnable prise de position de 1870-1871 » : le refus de Bebel et de Liebknecht de voter l'emprunt pour la guerre, puis leur défense de la Commune de Paris et l'organisation de manifestations de soutien à cette dernière dans plusieurs villes allemandes (Hambourg, Brême, Hanovre, Dresde, Leipzig, Chemnitz), toutes prises de position qui leur valurent une condamnation à dix-huit mois de forteresse.

« Du berceau jusqu'au cercueil »

Ensuite, pour échapper à l'interdiction et à l'envoi en prison de tous ceux qui pouvaient être accusés de poursuivre l'activité du parti interdit, les militants sociaux-démocrates, après un bref moment d'abattement, reconstituent et développent les liens avec ce prolétariat allemand en pleine croissance en multipliant les associations et les activités culturelles les plus diverses (clubs de gymnastique, groupes sportifs, chorales, bibliothèques, clubs de danse, conférences scientifiques ou littéraires, etc.) et d'apparence innocente. Dans ces activités, visant selon une formule célèbre à organiser toute la vie sociale « du berceau jusqu'au cercueil » et à développer le niveau de connaissance et de conscience d'un prolétariat souvent avide de culture, les sociaux-démocrates rassemblent ainsi peu à peu des dizaines de milliers d'ouvriers. Les activités de ces associations ne servent pas seulement de couverture ; certains historiens y voient l'essentiel, voire l'essence même, de l'activité de la social-démocratie allemande.

Anne Deffarges y voit d'abord un moyen de contourner l'arsenal des lois répressives. « Si pour comprendre la social-démocratie, il faut prendre la mesure du considérable travail d'éducation populaire qu'elle réalisa jusqu'à toucher des centaines de milliers de personnes, s'il est utile de

connaître les raisons circonstancielles et celles plus profondes qui ont présidé à ses choix », elle souligne que « l'opposition entre culture et politique est essentiellement une reconstruction contemporaine et si les socialistes ne pouvaient concevoir la politique sans culture, la culture sans politique était pour eux absolument dénuée de sens », d'autant qu'ils n'ont jamais cru possible ou souhaitable d'échafauder une quelconque « culture prolétarienne ».

La révolution imminente ?

Lorsqu'en 1890 le Reichstag rejeta la prorogation des lois antisocialistes, les candidats du SPD recueillaient près d'un million et demi de voix. Anne Deffarges, dont le livre éclaire avec beaucoup de précision et de justesse ces années de formation de la nation allemande et d'apprentissage du mouvement ouvrier, souligne à juste titre : « L'histoire officielle a complètement oublié qu'en 1890, avec l'échec de la loi antisocialiste, la radicalisation ouvrière et la chute de Bismarck, la révolution sociale était dans tous les esprits en Allemagne. Redoutée ou souhaitée, la révolution remplissait des colonnes et des pages dans les journaux et occupait l'esprit des hommes politiques, de savants, d'artistes ainsi que d'une grande partie de l'opinion. »

Mais la montagne accoucha d'une souris. Peut-on imputer cet échec à la reprise de l'activité économique mondiale après la crise gravissime de 1873, comme le fait Anne Deffarges ? Les causes en sont sans doute plus profondes. Cet échec n'empêcha pas le SPD de continuer à croître et de devenir le parti central, le plus puissant et le véritable modèle de toute la Deuxième Internationale – même pour Lénine –, avant de sombrer en se ralliant à la guerre, à la monarchie, à son empereur, à son état-major et à l'union sacrée avec eux en août 1914. ♦